



HAL
open science

Une rencontre interculturelle. Souvenir d'un artiste "Alzheimer"

Hervé Larroze-Marracq

► **To cite this version:**

Hervé Larroze-Marracq. Une rencontre interculturelle. Souvenir d'un artiste "Alzheimer". 2019.
halshs-02379412

HAL Id: halshs-02379412

<https://shs.hal.science/halshs-02379412>

Preprint submitted on 25 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Larroze-Marracq, H.

Laboratoire Psychologie de la Socialisation-Développement et Travail

Université Toulouse Jean Jaurès (France)

Une rencontre interculturelle

Souvenir d'un artiste « Alzheimer »

1- Un lieu de vie

Ce texte propose une réflexion sur la rencontre interculturelle, la notion d'interstructuration chez Malrieu et celle d'individuation chez Jung. Il est inspiré par une recherche en psychologie clinique interculturelle sur les effets d'ateliers thérapeutiques proposés à des personnes souffrant de troubles liés à la maladie d'Alzheimer ou des maladies apparentées. Ce travail a été réalisé dans un Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes (EHPAD). Au sein de cet établissement une extension sécurisée dite UHR (Unité d'Hébergement Renforcée), accueille les personnes âgées souffrant de troubles du comportement et nécessitant une prise en charge spécifique. Le personnel comprend le personnel administratif, dont le directeur, le personnel d'hébergement, d'hôtellerie et d'entretien, les animatrices, les veilleuses de nuit, le personnel de soin (infirmiers, aides-soignantes, aides médico-psychologiques), le médecin coordonnateur, l'infirmier référent, l'ergothérapeute, la psychomotricienne et la psychologue. L'activité de cette dernière présente de multiples facettes, elle s'exerce auprès des résidents, des soignants, des familles, dans le cadre d'entretiens cliniques, de bilans psychologiques, l'animation d'ateliers thérapeutiques... mais aussi dans une « clinique des interstices », dans les couloirs, les lieux de repas, les salons de convivialité, les pauses café avec les soignants.

L'UHR est un lieu de vie et de soins qui héberge des résidents souffrant de la maladie d'«Alzheimer» ou d'une maladie apparentée... et elles sont nombreuses. Sans aller, au moins dans le cadre de ce rapport, jusqu'à dénoncer la perpétuation d'un mythe de La maladie d'Alzheimer au service en particulier des labos pharmaceutiques... il faut reconnaître que l'on a souvent bien du mal à faire la part des choses entre ce qui relève de pathologies spécifiques ou des effets « naturels » et inéluctables du vieillissement. L'objectif de la prise en charge à l'UHR est de préserver le plus longtemps possible les capacités physiques,

cognitives, relationnelles et la qualité de vie des personnes accueillies, par l'écoute active, la résolution des tensions internes et grâce à des accompagnements personnalisés, au travers d'activités individuelles ou collectives : ergothérapie, cuisine, activités physiques, ateliers mémoire, jardinage, activités manuelles, musicothérapie, art-thérapie, repas partagés, massages, relaxation, soins esthétiques... C'est dans ce lieu que nous avons rencontré Mr M.

2- La Rencontre Interculturelle

Il y a bien longtemps alors que je débutais mes études de psychologie, sortait sur les écrans « Rencontre avec des hommes remarquables », une adaptation cinématographique par Peter Brook du livre éponyme de G. Gurdjieff. Une scène du film m'avait particulièrement impressionné, on y voyait des hommes enfermés dans un cercle magique tracé dans le sable, ils s'y débattaient pris de convulsions dans des postures rappelant la danse de St Guy, je revoyais puis relisais cette scène étrange dans le texte de Gurdjieff, comme un écho persistant de ma première expérience en psychiatrie auprès d'enfants autistes quelques mois plus tôt. J'étais alors étudiant en médecine et la lecture de « La raison du plus fou » de Carlin et Lainé allait précipiter après quelques hésitations pour l'ethnologie, ma réorientation vers la psychologie, d'abord d'orientation clinique. Ce n'est que bien plus tard que l'expérience de l'enseignement à l'école primaire et maternelle suscitera mon intérêt pour ce qu'on nommait encore la psychologie génétique. La fin des années 1970 était largement marquée par les théories et les expériences thérapeutiques de l'anti psychiatrie et de l'école de Palo Alto. On lisait Freud et Piaget bien sûr en lectures obligatoires, mais aussi Reich, Bateson, Cooper, Laing, et déjà sous le manteau, pour les plus iconoclastes « L'homme à la découverte de son âme » de Jung. La psychologie naissante avait encore sa force de transgression, comme en écho aux créations des musiciens en rébellion de l'époque (Frank Zappa, Léo Ferré) ou des expériences limites de certains « gourous » (T. Leary, Castaneda). Il fallait se mettre en danger, c'était la marque des psychothérapeutes qui, pour être passés dans le bain de la clinique psychanalytique, se revendiquaient comme des psychopompes et n'avaient pas encore renié leur filiation avec le chamanisme des anciens. Beaucoup s'y sont brûlées les ailes. Les enseignants nous enjoignaient alors de lire aussi de la littérature, des essais politiques, de parfaire notre culture cinématographique. La philosophie était une matière obligatoire du DEUG, nous étions évalués par des épreuves de dissertation de quatre heures. Nous faisons sans le savoir de la psychologie historique et (inter)culturelle du développement. Cette psychologie

encore relativement unifiée, était un des vecteurs avec la sociologie, l'anthropologie, de l'imaginaire au pouvoir que beaucoup appelaient de leurs vœux, elle misait sur la force de la pensée comme antidote à la sclérose d'un ordre social trop convenu qui prônait déjà bien avant 1989, la fin de l'histoire et la victoire du capitalisme et de la politique sécuritaire. On lisait 1984 d'Orwell et on se faisait fort d'ouvrir tous les cercles magiques de l'aliénation pour libérer les consciences et éviter le pire aux générations futures.

« Rencontre avec des hommes remarquables » est un ouvrage sur la quête, l'initiation, la rencontre, et il me permet bien des années plus tard alors que je confronte les quelques connaissances accumulées (parfois même « appropriées » au sens de Vygotsky), au fil de 30 années de carrière dans l'enseignement scolaire puis universitaire, avec la réalité culturelle et la praxis plus engagée d'un stage en institution, de mesurer la fonction intégrative, métabolique, parfois cathartique, de ce qu'on nomme dans la perspective théorique ou s'ancre le présent compte rendu, la « rencontre interculturelle ». La rencontre, comme toute fonction psychologique peut être une réunion physique certes, un contact, ici de culture, mais elle est avant tout une métaphore, une fonction symbolique de cet espace et de ce temps mystérieux où se joue au travers de ce que certains auteurs nomment l'inter-structuration (Malrieu), la construction d'une personne, d'un être au monde revisité, repensé, réincarné dans le « tissage » au sens de Glissant, d'une reconstruction du sens. La rencontre est intimement liée au Récit personnel, intime, secret, mais dans ce qu'il a de plus profondément humain et de plus universel. C'est ainsi que je définirais aujourd'hui ce concept jungien si mal compris d'« archétype » : comme une matrice symbolique et sémiotique de la rencontre, un témoignage ineffable et qui cherche pourtant toujours à se dire. La rencontre se doit de rendre-compte et selon le mot bien connu de Guitry, quand il s'agit d'interculturalisation, de le faire contre l'autre, tout contre... Humbert, pour exprimer dans son style peu académique ce paradoxe de l'intime et de l'universel, évoque pour parler de l'ombre, de l'anima-animus, du Soi, la rencontre avec les « figures de l'autre ». Lorsque l'on parle de la quête, de se chercher, se trouver, de partir, revenir, se retrouver, bref de la vie ici, c'est bien de cette quête insatiable, parfois pour certains désespérée dont il s'agit. Sylvie, la psychologue qui m'a accompagné durant ce stage, avec qui nous avons souvent navigué de conserve dans les couloirs, à la pause-café, dans les ateliers, a une jolie expression pour dire une des spécificités de la fonction du psychologue en EHPAD ou ailleurs : faire alliance. Elle fait partie de ces psychologues dont la clinique est à mon sens sans doute psychanalytique, mais aussi interculturelle. Les fameux interstices sont ici les lieux même de la construction du sens. J'ai apprécié certes les moments d'échange dans son bureau, où nous confrontions nos approches et

repensions chacun avec nos mots et nos référents le sens de ces liens mystérieux, de ces fils ténus et emmêlés de la démence. Mais c'est surtout dans ces moments de partage dans les couloirs avec les résidents, d'échanges de paroles, mais aussi de caresses que j'ai pu apprécier la force vitale de l'entretien. Un « entre-tient » qui n'a rien de neutre, même s'il est bienveillant, mais qui enlace, console, contient, à l'image de cette couverture lestée de relaxation, de confection maison dans laquelle on enveloppe parfois les résidents pour reconstruire leurs limites, réunifier les images éparses de leur corps et de leur âme. C'est sans doute dans cet enveloppement de l'âme que réside la conjonction mystérieuse du tiers qui apaise et parfois répare les failles douloureuses que creusent dans la mémoire les daimon (Platon) de la *dementia*. Le moi divisé se réintègre et se régénère dans la rencontre avec Soi. Cette fonction transcendante (Jung) est aussi une rencontre avec l'altérité qui nous habite.

Il y a dans l'interculturalité (comme dans l'individuation) tout le paradoxe d'une naissance du sens dans l'opposition, dans le conflit cher à Wallon. La culture tierce qui naît de la rencontre est certes au-delà des sphères que Zeus a cru bon de diviser pour asseoir son autorité bafouée par l'orgueil de ses créatures, mais elle est au cœur même de cette division. Le désir y puise sa force, les humains n'ont de cesse de retrouver leur part manquante, toujours inaccessible. La rencontre interculturelle est une tension des opposés qui se retrouvent non pas dans leurs affinités sélectives mais dans leurs différences. Ce *mysterium conjunctionis* donne naissance au tiers inclus. Comme le Yin se transforme en Yang dans le Tao par la force du mouvement et porte en lui les prémisses de sa contradiction, comme le *filiius philosophorum*, l'or des alchimistes, né de l'alliance au mercure est à la fois ange et démon, un trickster facétieux qui unit autant qu'il sépare, qui pleure de joie et rit de douleur, la sphère où se cristallise la rencontre porte au cœur de son paradoxe, la promesse d'une réintégration.

Il est des moments numineux (R. Otto) ou la personne quel que soit son âge, son être au monde plus ou moins altéré au regard de la norme sociale, économique politique et culturelle, quelle que soit la condamnation technoscientifique ou morale dont elle est frappée, quel que soit son état de sujétion, quels que soient les stigmates du discours médical, il est des moments extatiques où la personne s'abandonne, lâche prise et renoue enfin avec l'essence de sa présence au monde et la part la plus authentique, souvent la plus archaïque de Soi. Ces moments de grâce sont ceux de l'extase mystique, de la frénésie créatrice de l'artiste, du lent cheminement de l'artisan ou de la délivrance du chercheur face à la révélation. Ils sont dans le sublime (Kant) le geste qui fait trace. Le grand âge constitue comme la petite enfance, celle d'avant le langage, de la parole en acte chère à Bruner ou Dolto, un temps crucial de la rencontre et du passage. Un pont entre le plus

éphémère et le plus éternel de la vie. L'alpha et l'oméga de la méthode, disait Jung à propos du transfert. Tel est l'enjeu de cette traversée. Nous essaierons de dire dans les observations à suivre comment se révèle, par la musique et par la langue, autrement dit par cette danse originelle de la vie qu'est le rythme, la scansion du temps et l'entrée dans l'humain, ce travail du sens de l'interculturalité.

3- Un homme remarquable

à Hervé P. Il aurait aimé cette petite histoire

C'est le premier jour de l'été, la fête de la musique. Alors que je quitte le lieu de stage, je rencontre les enfants de Mr M. J'ai appris quelques instants plus tôt son départ pour le grand voyage. « Le grand sommeil, c'était son expression » me confie sa fille que je croise dans le hall tandis qu'elle vient recueillir les affaires de son père. Et elle rajoute en référence aux moments partagés d'un atelier de percussion : « J'espère qu'il y a de la musique là où il va ». Nous échangeons un sourire. Je suis étrangement catégorique : « Pas de doute et de la peinture aussi ». Après des jours d'attente de ce moment si redouté mais qui peut devenir au fil du délabrement physique, une libération, elle et son frère ont l'air presque sereins. Sans doute quelques fardeaux trop encombrants pour le long voyage ont-ils pu être déposés avec le soutien de la psychologue.

J'ai rencontré Mr M quelques semaines plus tôt le 28 mars lors d'un atelier percussion au Patio. Ce petit monsieur à l'air taquin, le béret noir façon Monet vissé sur la tête, se montre ce jour-là, comme à son habitude particulièrement bavard. Il est toujours aussi enjoué, accepte le tambourin que je lui tends, mais étrangement dès qu'il s'agit de produire un son, il déplore « ne pas savoir faire de la musique ». Il se montre très réservé lorsque le petit groupe emporté par son élan produit une jolie symphonie (cacophonique à souhait) où se détachent parfois des séquences rythmiques étonnantes. Bongos, güiro, bâton de pluie, maracas s'agitent et Mme A se met à danser. Pourtant Mr M reste presque impassible. Les maracas lui offrent plus de possibilités d'expression, il esquisse quelques mouvements pour entrer dans la fête, fait mine de participer, mais reste très en retrait, avant de se résigner au silence, comme tétanisé par l'enjeu. Il ne parvient pas à remuer les poignets.

J'apprendrais un peu plus tard lors de notre réunion bilan de l'atelier avec la psychologue, que Mr M est pourtant un expert en matière d'art. Il y a fort à parier que c'est plus l'estime de son incompétence face à la technique de l'instrument qui l'a inhibé au point de renoncer à utiliser ce moyen d'expression. Les instruments de percussion offrent l'avantage d'être facile d'accès. Il est aisé

d'entrer en contact avec l'instrument et de se donner l'illusion de produire des sons harmonieux. Le rythme suffit à laisser croire que l'on dispose de quelque maîtrise. Mais tout musicien sait à quel point le lâcher prise est une condition essentielle du partage avec un groupe. L'auto censure guette et c'est sans doute ce sentiment d'incompétence technique qui a freiné les élans créateurs de Mr M. Il s'est donc réfugié dans les commentaires verbaux, en répétant qu'il ne « savait pas faire de la musique ». Un peu à la façon de ces personnes qui confessent au moment crucial qu'elles ne savent pas chanter, ou pire, qu'elles chantent faux, alors que bien souvent elles n'ont jamais essayé, encore moins appris et se fondent sur une certitude inculquée depuis leur plus tendre enfance qu'elles n'ont pas reçu ce don divin ou parental. Mr M gardera pourtant de cette séance un souvenir ému car au final il a participé à l'atelier et bon gré mal gré il a « fait de la musique »

Mr M est âgé de 92ans, il est pris en soins à l'UHR depuis 6 mois pour « troubles psycho comportementaux dans un contexte de syndrome démentiel ». Né en Italie, non loin de Florence, c'est à l'âge de 7ans qu'il est arrivé en France avec ses parents réfugiés politiques pour fuir la dictature mussolinienne. Il obtient le certificat d'étude, poursuit sa scolarité au collège et deviendra géomètre puis mineur piqueur. Il survivra à 22mois de déportation en camp de travail durant la 2^{ème} guerre mondiale, se mariera et aura trois enfants avant de divorcer à l'âge de 70ans. A l'âge de 82ans est posé le diagnostic de la maladie d'Alzheimer. Ce sont les enfants de sa 2^{ème} compagne qui, excédés par ses conduites perturbantes seront à l'origine de la séparation du couple. Mr M en restera profondément affecté. Les deux enfants de Mr M qui habitent la région se relaient pour venir le visiter chaque jour. Ils décrivent un père sévère, à la forte personnalité, « jamais dans la plainte », dormant peu, exigeant, gourmand, « doué en tout », militant politique et passionné d'histoire, de jeux de société, de mots croisés, de sport (il faisait encore du ski à 75ans), de jardinage, de mécanique et de peinture... C'est lors de sa scolarité primaire que s'est joué son destin de peintre. Un jour que son institutrice est souffrante, elle demande à son mari de la remplacer, celui-ci n'est autre que Lucien Andrieu (1875-1955), un célèbre peintre de l'école de Montauban. Il remarque les cahiers du petit réfugié italien et apprécie son coup de crayon. Il décide donc de lui enseigner l'art pictural. Dès lors Mr M peindra durant une grande partie de sa vie. Il a sans doute hérité de son maître, la simplicité et la discrétion de l'artiste. On le sollicite souvent pour acheter ses œuvres, mais il refuse de monnayer son art et préfère offrir les toiles qu'il n'entasse pas dans son grenier.

4- Le partage de l'œuvre

« Les mains souvent savent déchiffrer une énigme avec laquelle l'intellect se débat en vain » (Jung, L'âme et le Soi, 172)

En cette belle après-midi de printemps, Il règne au patio une agitation inhabituelle. On prépare un vernissage. Ses enfants ont décidé d'exhumer de leur grenier quelques toiles de leur père pour les exposer à l'EHPAD. Ce sont des aquarelles représentant des natures mortes ou des lieux visités : des villages de l'Aveyron, du Languedoc, du Roussillon, on reconnaît Ballaruc ou Collioure. Pas de doute le peintre a un sacré coup de pinceau, les louanges pleuvent, chapeau l'artiste, mais surtout la vision de ses toiles suscite chez le spectateur que je suis une impression de simplicité, de dépouillement et de paisible certitude. C'est beau, tout simplement. Et ce plaisir des yeux se double d'un sentiment de gratitude. « Vous me dites qu'elles sont belles, mais c'est pour me faire plaisir ? » me demande Mr M très inquiet. « Non, je les trouve vraiment superbes et je vous remercie de nous en faire profiter ». Mr M semble rassuré. Un médecin, un psychologue entrant à ce moment-là seraient bien en peine de dire qui sont les résidents souffrant de TPA. En tous cas certainement pas ce petit Mr qui parle avec passion des lieux qui ont inspiré ses peintures. Tandis qu'on accroche ses œuvres aux cimaises, Mr M me parle avec entrain : « Moi j'ai peint, maintenant ils se débrouillent, je ne dirai pas lesquelles choisir ni comment les exposer ». Il se remémore son passé de créateur : « quand j'en avais envie, il fallait que je peigne et personne ne pouvait m'arrêter avant que j'ai fini ». Il a chaussé pour l'occasion des lunettes noires et je le charrie sur son aspect mafioso. Nous échangeons quelques mots en italien, ce jeu l'amuse beaucoup et le voilà qui cherche des dictons en italiens, autour du thème du temps qui passe et du destin...



C'est lors d'une de mes dernières rencontres avec Mr M que j'ai pu observer cet effet conjugué de l'œuvre, sur le monde et sur son créateur, dont parle Meyerson. Une dialectique de la création que Jung évoque aussi dans le *betrachten* par lequel la personne enfante l'œuvre, qui littéralement, l'« engrosse » en retour (Humbert). Ce soir-là, Mr M est très agité, il veut rentrer chez lui, « dans sa maison ». Il me demande s'il doit y aller ce soir ou demain. Car « pour le repas il faut aller au jardin et préparer les légumes ». Finalement, il comprend qu'il peut rester là ce soir pour le souper et pour dormir... Il semble rassuré. Puis son désarroi reprend de plus belle, il demande « quand il pourra récupérer sa pétrolette ». Je lui dis de ne pas s'inquiéter, qu'il pourra la retrouver. Ce n'est pas le moindre des paradoxes de l'écoute que d'accompagner l'autre dans son récit fabulé, son histoire singulière, aussi décousue soit-elle, tout en guettant les instants de répit, les failles où il devient possible de ré-ancrer une connaissance partagée. Je n'aurai pas la prétention de croire que j'ai appris à le faire. Il faut sans doute des années de pratique clinique pour se mouvoir dans ces méandres sans trop d'angoisse. Mais ce stage m'aura au moins donné l'occasion de m'y confronter à nouveau, bien des années après mon premier stage de maîtrise auprès de psychotiques, et d'apprécier le savoir-faire de la psychologue dans ces moments de dépersonnalisation. Mr M est maintenant en pleine confusion et devant son agitation croissante, je décide de le conduire devant ses peintures exposées dans le réfectoire, espérant y puiser quelque fonction de réassurance. Voici l'œuvre et sa fonction d'ancrage, une instance tierce qui vient médiatiser le discours et re-signifier la personne, son être à l'autre, son être à soi. La tentative de réparation de l'ancrage énonciatif, depuis les routines pré-langagières si bien décrites par Bruner, jusqu'aux jeux de langage du poète, voilà aussi ce qui relève d'une clinique de l'interculturalité. Face à sa toile qui joue comme un sésame de la mémoire, Mr M évoque alors le passé et jusqu'aux conditions précises de la création. Certes il fait des confusions sur les lieux, mais certaines références seront confirmées par ses enfants. Comme tout artiste qui se respecte Mr M est un perfectionniste (d'où sans doute sa réticence à se glisser sans un travail préalable dans le rôle du percussionniste), en bute au sentiment d'inachevé. Il porte un jugement très critique sur une de ses peintures, qu'il dit inachevée. Sa fille confirmera la réserve de l'artiste : « Il a toujours dit qu'elle n'était pas finie, mais je la trouve très belle aussi par son dépouillement ».

Quand la culture, celle de la peinture, de ses influences multiples, et celle du travail personnel au carrefour de ces influences, devient un pont entre passé et présent. Quand se renoue le lien avec l'acte créateur, devenu l'espace potentiel de développement et le temps même de l'interculturalité. Ce sont ces moments d'échange, de retour sur soi partagés qui fondent l'ineffable de la vie en EHPAD.

Qui font de la fonction médiatrice et contenante du psychologue une fonction de passage. Ici la vie ne se conclue pas, elle se perpétue dans la migration de l'esprit.

Mr M est revenu quelques jours après avec le même entrain participer à l'atelier percussion. Sa fille était présente cette fois. Il a beaucoup palabré, comme de coutume avant de se laisser porter par l'euphorie qui a gagné le groupe. Sa main virevoltait sur le tambourin, il souriait. Puis il s'est totalement abandonné à la transe collective produite par les instruments. Le rythme est une matrice de la parole et de la main qui virevolte sur le tambourin, la main qui trace et qui peint, il est l'instrument psychologique de la flexion et réflexion du temps. Depuis l'aube de l'humanité, le murmure de l'eau, le crépitement du feu, une phénoménologie de l'élémentaire si bien observée par Bachelard, jusqu'aux danses et chants qui accompagnent les grands passages de la vie et de la mort, le rythme fait œuvre humaine. La psychologie interculturelle est historique, elle dit le temps qui passe, les progrès, les retours, les stases du désir. Elle est aussi culturelle, car sans œuvres déposées, sédimentées, puis intériorisées, ré-animées, sans cesse réalisées, il n'y a pas d'histoire. Après quelques minutes de ce charivari débridé, Mr M s'est complètement abandonné au tempo endiablé du groupe. Il somnolait...

5- Les cercles magiques de l'interculturalisation

« *But tell me where did the children play* ». Cette citation d'une chanson de Cat Stevens figure en exergue de la première édition française de l'ouvrage de Winnicott « Jeu et réalité ». En jouant librement du lieu et du temps de l'action, elle témoigne de la fonction transcendante de l'espace symbolique, au-delà du réel, que représente l'aire transitionnelle moi, non-moi. Dans les camps de réfugiés, des enfants jouent... Malgré les images d'horreurs que les larmes n'ont pu chasser de leurs yeux, l'indigence des conditions de vies, les politiques honteuses de l'exclusion des pays où ils croyaient trouver un refuge, malgré l'humiliation, que leurs parents trouvent parfois plus insupportable que la guerre, au point de choisir le retour vers l'enfer, ils gardent la force de reconstruire un lieu imaginaire où la vie est possible. Dans les EHPAD, des personnes âgées jouent... elles font de la musique, elles dansent, participent à ce que l'on nomme pudiquement des « ateliers Mémoire » mais qui sont avant tout des moments de partage, de sourire et parfois de franche rigolade autour de jeux de l'esprit.

Nous ne sommes pas condamnés à l'enfermement par la contention des cercles que les autres, institutions, morales, systèmes idéologiques, ont construit autour de nous ou que nous élaborons nous même, trop souvent en soumission à l'autorité. La personne garde in fine le pouvoir inaliénable, grâce ou malgré le

Savoir dirait Foucaud, de travailler à la diversité des espaces potentiels et à leur interpénétration. Métaboliser les différences dans la rencontre, aussi improbable que paraisse l'épreuve, pour faire œuvre de libération. Ainsi à l'image de la personnalisation de Meyerson et Malrieu, le développement devient un processus d'interstructuration, tissage des espaces et des temporalités, interculturation des différences, des genres, des âges de la vie chers à Erickson. Le dernier plan du film *Mélancholia* de Lars Von Trier, œuvre initiatique qui hante longtemps le spectateur, est une ode à la force transgressive de l'imaginaire. C'est la folie chamanique de Justine, son mal-être de sorcière, son exclusion familiale, sa transgression des prédictions positives des technosciences, qui lui donnent la force de transmettre aux enfants apaisés par le jeu mystérieux du cercle magique de protection, un dernier espoir de partage. A l'instant même où le monde s'effondre dans une rencontre intersidérale, des enfants jouent dans l'espace sacré... comme pour passer le témoin, celui de la vie.

La maison de retraite est à l'image de ce téménos qui tente de contenir l'angoisse du mouvement, de la libération et permet parfois au sens d'une vie d'émerger ; il est toujours difficile d'aller vers l'inconnu, on préfère une prison rassurante même si c'est celle de la souffrance, à un infini inquiétant, même si l'on nous y promet la félicité éternelle ; pour peu que les personnels soient à l'écoute, que la psychologue fasse de la construction du sens, de l'expression du mal à dire, le cœur de sa mission d'accompagnement, cette maison où l'on se retire un peu de la fureur du monde, où l'on prend une dernière bouffée d'air avant le grand plongeon dans la matrice universelle, peut devenir un lieu de vie qui n'a rien d'un mouroir ; la maison de retraite est un lieu de passage... l'imaginaire et ses expressions rituelles, sont les moteurs puissants de cette quête de soi si intime et si universelle ; lorsque notre vie ici rencontre la vie de l'autre qui s'enfuit, accepte la confrontation, parfois violente avec les images de la vie au-delà, pour accéder parfois à cette culture tierce de l'acceptation active du mystère, on touche enfin de façon sensible, dans l'émotion qui nous submerge pour mieux nous apaiser, à une indicible, une folle confiance ; on caresse alors, dans la mystique de la chair, la révélation de l'interculturalité du monde.

Tandis que j'écris ces lignes, un petit homme remarquable vient me rappeler par ses douces vocalises aux tâches encore mal connues qui scandent le quotidien des parents dans les jours qui suivent la venue au monde d'un enfant et qui les occuperont comme dit la sagesse populaire, pour la vie ! Un musicien en herbe qui donne de la voix et montre une autre voie. Il s'agit de s'appivoiser avec ce petit être comme tombé du ciel et pourtant venu de la matrice portée par la terre mère. Union et séparation de Gaia et Ouranos sans cesse renouvelée. C'est la rencontre la plus impensable, incroyable, si intime et si universelle, qu'il soit

donné de vivre, celle du don de la vie. On comprend autrement les changements, les transitions, les quêtes et les folies de l'individuation, dans ce passage de témoin, pas simplement dans la pensée, l'élaboration intellectuelle pourtant indispensable à la construction du sens, mais surtout dans le sentiment d'étrangeté, dans l'émotion inouïe, le tremblement mystérieux qui accompagne ce petit bout de chemin qui va de la maternité au domicile familial. Une révolution par laquelle la répétition mythique, la trace d'un nouveau cercle magique, vient déjouer le destin. Le centre du monde est radicalement désaxé, émigré. Dans cette migration de l'âme, comme par enchantement la vie a basculé. C'est magique ! On conte jusqu'à Trois. Mais c'est une autre histoire...

Références

Bruner, J-S. (1991) Car la culture donne forme à l'esprit. ESHEL

Gurdjieff, G-I. (2008). Rencontre avec des hommes remarquables. J'ai Lu

Humbert, E-G (2004). Jung. Hachette

Jung, C-G. (1935/2011). Sur les fondements de la psychologie analytique. Albin Michel

Jung, C-G. (1990). La Fonction transcendante, *dans* l'Âme et le Soi. Renaissance et individuation. Albin Michel

Jung, C-G. (1998). L'homme à la découverte de son âme. Albin Michel

Larozé-Marracq, H., Miezana, Y. (2018) Biographies de l'extrême et parcours de radicalisation. La construction du sens au risque de la dépersonnalisation. Dans Le sujet dans la cité n°7 Mai 2018.

Larozé-Marracq, H. Huet-Gueye, M., Oubrayrie-Roussel, N. (2013). Personne et histoire. Construction du sens et création de Soi. Accès libre sur HAL

Malrieu, P. (2003). La construction du sens dans les dires autobiographiques. Toulouse : Eres

Meyerson, I. (2013). Les fonctions psychologiques et les œuvres. Albin Michel

Reich, W. (1945/2019). Ecoute petit homme ! Petite Bibliothèque Payot